

GUY LE GAUFEY

L'UNIVERSEL MIS À NU (par ses célibataires même)

Il y a, tout au long de l'enseignement de Jacques Lacan, un combat constant contre une certaine forme de savoir positif. Lorsqu'en 1965, il parlait ainsi de la façon dont un sujet se soutient devant « l'accumulation du savoir », ses lecteurs d'alors pouvaient sentir poindre l'ironie qu'il a si souvent déployée à l'égard de la psychologie et du savoir universitaire qui fait l'essentiel de sa substance. Pour lutter lui-même contre cette forme de savoir cumulatif, au début des années soixante dix, avant de déployer ses efforts dans la dimension borroméenne, il a tenté d'entamer le binarisme sexuel et logique pour autant que celui-ci reposait tout à la fois sur une certaine idée de l'opposition Homme/Femme, et sur les valeurs données aux propositions universelles et particulières affirmatives et négatives. En cherchant alors à conjointre « faille logique » et « faille sexuelle », il a cherché à mettre à mal la consistance de l'universelle négative. Je me propose d'exposer ce moment de son enseignement, avant d'envisager quelques conséquences qu'il n'a pas pris soin d'en tirer du point de vue clinique, du côté d'une certaine *dislocation* de la psychopathologie qui s'ensuit presque nécessairement.

Le trop fameux « Il n'y a pas de rapport sexuel » fonctionne à cet endroit comme l'arbre qui cache la forêt. Pour soutenir cet énoncé radical¹, Lacan s'est engagé, dans ses séminaires des années 1970/71, dans la construction des formules dites « de la sexuation » qui visent,

¹ Plus tard, Lacan introduira ce bémol : « Il n'y a pas de rapport sexuel, sauf entre générations voisines ». Cela redonne place et fonction à l'Œdipe (en faisant exister le rapport sexuel sous le régime de l'interdit), mais détourne du fond de l'affaire engagé par lui avec cet énoncé. Pour le dire en termes anthropologiques, la question du rapport se pose bien plus abruptement dans l'ordre de l'alliance que dans celui de la filiation.

elles, à installer un déséquilibre irréductible, inconnu en logique classique et formelle, entre universelle affirmative et universelle négative. Si l'on s'attarde sur ce qui peut sembler, vu de loin, un détail hyper sophistiqué, on parvient à se donner une idée assez précise de ce qui a pu guider Lacan dans son style si particulier à l'égard du cas, et de la psychopathologie en général.

« Toutes les femmes... ya pas » Vers une critique de l'universelle négative

Lacan veut établir entre Hommes et Femmes une dissymétrie telle qu'elle exclurait qu'on pût écrire le moindre rapport d'un terme à l'autre. Pourquoi ? Pour quelles raisons cliniques ? Je ne chercherai pas à le savoir pour l'instant. Disons seulement que l'invention de l'objet (a) est à la racine de cette exigence pour autant qu'à partir de 1962, cet objet est dit « partiel » au sens où qu'il n'entretenirait aucun rapport avec l'unité (même pas celui que lui prête la série de Fibonacci). Il est lui-même « sans rapport » au sens qui revenait avant² au mot « ir-rationnel » pour désigner les nombres qui, tel $\sqrt{2}$, ne résultent d'aucun rapport (au contraire des rationnels qui sont, eux, comme leur nom l'indique, le fruit d'un rapport entre deux entiers). C'est la raison pour laquelle, dès ses premiers pas, Lacan place cet objet sous les auspices du *nihil negativum* kantien, ce rien qui ne tombe sous aucun concept (à la différence de l'*ens rationis*, de l'*ens imaginarium* et du *nihil privativum*, les trois autres riens réunis par Kant dans la dernière section de « L'amphibologie des concepts de la réflexion » de *La critique de la raison pure*).

Cet objet (a) – qui est dit n'entretenir aucun rapport avec aucun type d'unité (ni unien ni unaire), mais par ailleurs s'impose toujours plus comme support du sujet –, cet objet appelle de façon pressante à ce que s'écrive un non-rapport. Pour aller dans ce sens, Lacan lance alors une attaque en règle contre la consistance de la proposition Universelle négative. Il a pour cela au moins deux raisons. La première, il la livre sans détour dans ses séminaires en dénonçant le mythe freudien de *Totem et tabou*. Il lit dans l'histoire que Freud construit sur l'hypothèse darwinienne d'un chef de la horde la figure d'un « toutes les femmes ». Le père totémique, avant d'être tué par l'armée des frères, est supposé détenir « toutes les femmes » pour son usage privé. Freud, pour sa part, n'insiste pas outre mesure à cet endroit ; seul Darwin en fait un point clef puisque cela est supposé alimenter le geste meurtrier des fils/frères, qui tuent le chef de la horde pour s'approprier des femelles. De façon répétitive, Lacan, lui, affirme :

² Avant 1873, date à laquelle, du fait de Dedekind, puis de Cantor et d'autres, les irrationnels se trouvent immergés dans le continu numérique, en compagnie des entiers, des rationnels (et des transcendants), pour former le corps de « réels ». Ils sont dès lors pris dans des « rapports » numériques comme les autres nombres.

« toutes les femmes, ya pas ». Il ne s'explique pas sur ce refus catégorique, mais l'assène une nouvelle fois le 17 février 1971 :

Ce que désigne le mythe de la jouissance de toutes les femmes, c'est que, un « toutes les femmes », il n'y en a pas. *Il n'y a pas d'universelle de la femme.* [...] Voilà ce que pose un questionnement du phallus, et non pas du rapport sexuel, quant à ce qu'il en est de la jouissance féminine. C'est à partir de ces énoncés qu'un certain nombre de questions se trouvent radicalement déplacées...³

La seconde raison de cette attaque en règle contre la conception classique de l'universelle négative est plus obscure, et je ne saurais la dévoiler maintenant – nous la retrouverons après avoir compris une partie du cheminement de Lacan. Nous pouvons par contre savoir dès cette première citation qu'il entend nier l'existence d'un « toutes les femmes », et ce faisant soutenir qu'« il n'y a pas d'universelle de la femme », qui lui-même aboutira à l'énoncé trop fameux « La femme n'existe pas ».

Il ne s'agit aucunement, pour l'instant, de scruter les caractères respectifs de l'homme et de la femme pour savoir si ceux qui relèvent du premier genre sont comptables et totalisables, et si ceux qui relèvent (par nature ?) du second genre ne le sont pas. Ou d'observer à la loupe leurs étreintes sexuelles pour prononcer doctement qu'à cet endroit, de rapport, il n'y en a pas. Ce serait faire fond sur une définition de la différence sexuelle basée sur l'opposition de deux essences (Homme *versus* Femme), alors que Lacan entend montrer qu'une de ces deux essences fait défaut, et qu'il convient donc de *construire* cette différence à l'aide d'une seule et même fonction, dite « fonction phallique », laquelle, comme toute fonction, vise à relier deux données : des individus non qualifiés sexuellement, notés par la variable x , et de l'autre leur capacité à jouir du fait d'être à la fois parlants et sexués, notée comme fonction sous la lettre Φ . D'où il s'ensuivra, peut-être, des êtres sexuellement qualifiés en « homme » et « femme ».

À partir de là, Lacan entreprend d'écrire la différence sexuelle à l'aide de formules logiques différenciées, de façon à faire apparaître conjointement, dans un seul jeu d'écritures à quatre places réparties selon le « carré logique » classique⁴, ce qu'il nomme la « faille logique » et la « faille sexuelle », qu'il tient toutes deux pour hautement apparentées.

³ J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, séminaire inédit 1970/71, version Chollet, p. 16. Disponible sur <http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque?id=13>.

⁴ Ce carré logique, que l'on doit à Apulée, répartit l'universelle affirmative (a), la particulière affirmative (i), l'universelle négative (e) et la particulière négative (o) selon leurs relations de contrariété, de contradiction, d'implication et de compatibilité. Voir par exemple : Denis Vernant, *Introduction à la logique standard*, Flammarion, Champs, 2001, p. 134 *et sq.*

Dans le cours de la séance du 17 mars 1971, Lacan ré-introduit des considérations déjà engagées près de dix ans auparavant⁵ au regard des propositions universelles et particulières et de leur fonctionnement par rapport au sujet (de l'ics) qui fait son souci. Il entend notamment prouver ce qu'il appelle une nouvelle fois « la non-valeur de l'universelle négative », annonçant par exemple, dans un saisissant raccourci :

C'est ici [i.e. avec l'universelle négative relookée qu'il promet alors d'élaborer], que fonctionne une coupure essentielle, eh bien c'est cela même autour de quoi s'articule ce qu'il en est du rapport sexuel.

La particulière « maximale » selon Brunshwig

Or que se passe-t-il dans les séances qui suivent ? La chose est très touffue, et fort difficile à suivre si l'on s'en tient à la seule lecture des séminaires⁶. Si par contre l'on s'aide du texte sur lequel Lacan a pris un appui décisif, à savoir l'article de Jacques Brunshwig paru dans le n°10 des *Cahiers pour l'analyse* sous le titre « La proposition particulière et les preuves de non-concluance chez Aristote », on comprend beaucoup mieux l'enjeu et la façon de faire de Lacan dans son élaboration de ce qui a fini par s'appeler les « formules de la sexuation » .

Qu'est-ce que Brunshwig apprend, ou rappelle, à Jacques Lacan et à nous aujourd'hui par la même occasion ? Qu'au moment où Aristote cherche une procédure logique pour éliminer à l'avance les formes de syllogismes qui ne permettent pas de conclure correctement, il se heurte à une ambiguïté foncière de la particulière affirmative telle qu'elle s'exprime dans la langue naturelle : lorsque j'énonce « quelques-uns sont assis », je ne sais pas pour autant si tous le sont – auquel cas, c'est aussi vrai *a fortiori* de quelques-uns – ou si seulement quelques-uns le sont, mais « pas tous ». C'est seulement au moment où, après avoir tenu pour vraie la particulière affirmative, je statuerai sur la vérité de la particulière négative en affirmant (ou en niant) que « quelques-uns ne sont pas assis », que je saurai si je me trouve dans un cas ou dans l'autre.

Il existe donc deux types de propositions particulières affirmatives : l'une qui est impliquée par son universelle (quelques-uns disent oui parce que tous disent oui) et qui contredit de ce fait la particulière négative (puisque quelques-uns et tous disent oui, il est exclu que quelques-uns disent non) – c'est celle que Brunshwig, pour des raisons que j'ignore, nomme « minimale » – ; l'autre, au contraire, contredit d'emblée son universelle (quelques-uns

⁵ Se reporter à la séance du 17 janvier 1962, lors du séminaire *L'identification*, véritable porte d'entrée dans cette affaire.

disent oui, mais pas tous) et s'accorde avec la particulière négative (les quelques qui ne disent pas oui disent non) – il la nomme « maximale ».

Brunschwig montre alors qu'Aristote s'est aperçu, au fil du temps, que ses difficultés à trouver des preuves de non-concluance étaient en rapport direct avec cette ambiguïté de la particulière, et a progressivement décidé d'abandonner le sens maximal, à savoir celui où la particulière affirmative entre en contradiction avec l'universelle affirmative, celle où quelques-uns sont conformes à l'universelle, mais « pas tous ». Brunschwig se paye le luxe de démontrer que, pour Aristote, « la particulière maximale [finit par être] non seulement morte, mais bel et bien enterrée »⁷. Or c'est exactement cette particulière que Lacan déterre et va déployer à ses propres fins pour pousser son attaque contre l'universelle négative avec la construction des formules dites « de la sexuaton ».

La construction des formules par le seul jeu de la négation

Il commence par écrire très classiquement l'universelle affirmative sous la forme : $\forall x.\Phi x$, en témoignant de ce dont il faisait déjà état le 17 janvier 1962, à savoir de sa connaissance des façons de faire de la logique formelle qui, délaissant l'opposition classique dans le traitement des syllogismes entre « quantité » (tous, quelques, etc) et « qualité » (affirmatives et négatives), entendait générer les quatre types de propositions par le seul jeu de la négation à partir d'une proposition donnée. En 1971, il reprend ce point, et se met en posture de générer les trois autres propositions (*i*, *o* et *e*) par le simple jeu de la négation de *a*, l'universelle affirmative.

Comme le fait par exemple très explicitement Robert Blanché dans son ouvrage *Structures intellectuelles*⁸, Lacan joue de la différence entre la *négation forte*, « universellement non-p », qui conduit de ce fait à l'universelle négative (dans les termes lacaniens : $\overline{\exists x.\overline{\Phi x}}$, ce

⁶ Et le texte qui clôt cette avancée, à savoir « L'Étourdit », paru dans *Scilicet 4*, offre plus de nuées que d'éclairs.

⁷ Jacques Brunschwig, « La proposition particulière et les preuves de non-concluance chez Aristote », *Cahiers pour l'analyse*, Cercle d'Épistémologie de l'ENS, Le Seuil, 1969, p. 22.

⁸ Robert Blanché, *Structures intellectuelles*, Vrin, Paris, 1966, p. 25 : « Étant donné une proposition, ou plus exactement une *lexis*, énonçant une attribution, on peut, ou bien nier universellement l'attribution, ou bien nier l'universalité de l'attribution. Dans le premier cas, la négation a une portée universelle : on pose l'universalité de la négation qui porte sur l'énoncé qui suit : *universellement non-p*. C'est la forme forte, ou exclusive, de la négation, qui donne, en partant d'une affirmative universelle (A) la proposition contraire (E). Dans le second cas, on pose que l'affirmation n'a pas de portée universelle ou, en d'autres termes, on refuse de poser l'universalité de l'énoncé : *non-universellement p*. La négation prend cette fois une forme plus faible, elle est simplement suspensive : on ne permet pas d'affirmer universellement, et par conséquent on autorise à nier dans certains cas : ce qu'énonce la particulière négative (O), contradictoire de A. »

que Lacan se garde bien d'écrire, on va bientôt voir pourquoi), et la négation faible « non-universellement p » (dans les termes lacaniens : $\overline{\forall x.\Phi x}$), que Lacan cette fois s'empresse d'écrire pour noter la particulière négative. La fameuse écriture du « pas tous » en particulière négative n'est donc pas aussi révolutionnaire que la plupart des lacaniens le croient, et ne s'appuie pas d'emblée sur je ne sais quelle singularité féminine ; elle dit par contre noir sur blanc que « pas tous satisfont la fonction », ce qui revient à mettre en œuvre le type de négation « faible » de l'universelle, celui que Lacan rapprochera bientôt de la « discordance » (négation du quantificateur : $\overline{\forall x}$), pour l'opposer à la négation forte (négation de la fonction : $\overline{\Phi x}$), rapprochée, elle, de la « forclusion ».

Que doit donc, dès lors, affirmer la particulière affirmative dans le cadre de la particulière maximale dont on a vu qu'elle est le choix déterminé de Lacan ? Que quelques-uns disent non, puisque sa collègue, la particulière négative, a déjà dit que quelques-uns disent oui⁹. Soit : $\exists x.\overline{\Phi x}$. Cette écriture à l'avantage de mettre tout de suite en évidence la propriété de la particulière maximale écartée par Aristote, en affirmant l'existence d'éléments qui entrent en contradiction directe avec l'universelle affirmative. Plus besoin de lire les relations internes au carré logique pour savoir qu'on est dans le cas de figure de la particulière maximale ; ceci se lit directement dans la particulière affirmative. Lacan revendique aussitôt cet état de fait comme une des propriétés marquantes du discours analytique :

Cet au-moins-un fonctionnant d'y échapper, qu'est-ce à dire ? Je dirais que c'est l'exception. C'est bien la fois où ce que dit, sans savoir ce qu'il dit, le proverbe que « l'exception confirme la règle », se trouve pour nous supporté. Il est singulier que ce ne soit qu'avec le discours analytique qu'un universel puisse trouver, dans l'existence de l'exception, son fondement véritable, ce qui fait qu'assurément nous pouvons en tout cas distinguer l'universel ainsi fondé de tout usage rendu commun par la tradition philosophique dudit universel¹⁰.

L'existence de l'exception, loin d'infirmer la règle (comme cela est de règle avec la particulière « minimale », et bien au-delà de la logique), la tolère dans le cas de la particulière maximale, que Lacan estime de ce fait bien plus affine au discours analytique. On le voit donc, dans cette brève citation, tenir pour vraies en même temps et sous le même rapport, $\exists x.\overline{\Phi x}$ et $\overline{\forall x.\Phi x}$ – ce qui nous place du même coup au-delà du sens maximal de la particulière, dans

⁹ Dans le carré logique, toutes deux ont le statut de « subcontraires », et donc ne peuvent être fausses en même temps (si l'une est fausse, l'autre est nécessairement vraie). Par contre, il n'est pas exclu qu'elles puissent être vraies toutes deux en même temps – c'est le cas de la particulière maximale.

¹⁰ J. Lacan, ...ou pire, séance du 3 mars 1972, p. 17 (version Chollet).

lequel, si les deux particulières sont vraies en même temps, les deux universelles sont bien sûr fausses.

L'universelle négative et son mystère

Reste maintenant l'os de l'affaire, l'écriture de l'universelle négative, qui s'avère décisive puisque, jusque là, Lacan n'a fait qu'écrire à sa façon le carré logique de la particulière maximale telle que la présente Brunschwig, et telle que la construit la logique formelle. Or il a d'autres ambitions, et elles n'apparaissent comme telles qu'avec l'écriture de cette universelle négative qui constitue la clef de voûte du nouvel équilibre que Lacan cherche pour donner sa place et sa fonction à la faille logique, en vue d'éclairer la faille sexuelle.

Jusque là en effet, Lacan ne s'est pas vraiment écarté d'un sens qu'on dira « partitif » de cette particulière maximale : si « pas tous » satisfont la fonction ($\overline{\forall x.\Phi x}$), et si dans le même temps quelques-uns ne la satisfont pas ($\exists x.\overline{\Phi x}$), qu'est-ce que « tous » ne font pas ? À l'égard de l'universelle négative, Lacan est dans l'obligation de produire une écriture qui soit à la fois contradictoire avec la particulière négative ($\overline{\forall x.\Phi x}$), mais aussi avec la particulière affirmative telle qu'il l'a déjà écrite (à savoir avec une négation forte, portant sur la fonction : $\exists x.\overline{\Phi x}$)¹¹. Il est donc exclu qu'il écrive à cet endroit : $\forall x.\overline{\Phi x}$ puisque celle-ci impliquerait la particulière affirmative (si tous disent non, ou si nul ne dit oui, alors il est nécessairement vrai que quelques-uns disent non – le silence n'est pas une option). Il devient alors nécessaire d'écrire l'universelle négative sous la forme $\overline{\exists x.\overline{\Phi x}}$: si, dans cette deixis, « pas tous » disent oui, en même temps il n'y en a pas un pour dire non. Ici se boucle l'affaire, à nouveau sur une contradiction au sein de la deixis droite (aucun ne dit oui/pas tous – certains – disent oui). Quelle est donc la fonction de cette contradiction, fort différente de l'autre qui affirmait que l'exception confirme la règle puisque cette dernière affirme au contraire qu'à droite, il n'y a pas d'exception ?

Je propose ici une hypothèse de lecture, que je ne peux pour l'instant justifier par le jeu des citations. Depuis au moins *D'un Autre à l'autre* (mais vraisemblablement bien avant), Lacan est sensible au paradoxe de Russell d'une façon qu'on dira très sexuée. Que les ensembles qui s'appartiennent puissent se regrouper eux-mêmes dans un ensemble de même facture, alors que les ensembles qui ne s'appartiennent pas ne le peuvent pas, disons pour faire bref que

¹¹ Dans le carré logique de la particulière maximale, chaque particulière est en contradiction avec son universelle et l'universelle opposée, alors que dans la minimale aristotélicienne, il n'y a contradiction qu'entre universelle affirmative et particulière négative, universelle négative et particulière affirmative.

Lacan lit dans cette découverte de l'orée du XX^e siècle... la différence sexuelle en personne. Il faut espérer que les féministes ne se précipiteront pas à y voir un signe de mépris masculin, et que personne n'ira à penser que le fait de « ne pas s'appartenir » est un défaut. Car la conséquence qui intéresse Lacan est tout autre.

S'il existe un « tous » dans lequel l'opérateur \forall peut se balader pour désigner un membre quelconque¹², alors cet élément jouit, avant d'être actualisé dans une fonction, d'un type d'existence qui est celui qui revient aux essences. « Tout homme » n'est aucun homme déterminé, et n'est pas rien non plus. On peut prédiquer un certain nombre de choses sur le compte de cet être virtuel, cette essence sans grande existence. Or Lacan établit un lien très fort entre l'existence de l'ensemble, et le fait que chaque élément d'un tel ensemble relève d'une consistance exclusivement symbolique. « Tout homme » n'est rien de réel ni rien d'imaginaire, c'est une pure détermination symbolique, celle-là même dont on peut dire « qu'il est mortel », par exemple¹³. Ce « tout homme » n'est rien qu'un élément isolé au sein de « tous les hommes » au sens où le quantificateur universel peut en saisir un « quelconque ». Et de la même façon, s'il n'y a pas de « toutes les femmes », il n'y aura pas « toute femme », ce que Lacan brodera d'une formule provocante : « LA femme n'existe pas ». Elle n'existe pas en tant qu'essence (ce qu'indique pour Lacan le « LA », qu'il lit comme un « tout » au sens de « une quelconque ») *parce qu'il n'y a pas de « toutes les femmes », parce que les femmes, tels les ensembles qui ne s'appartiennent pas eux-mêmes, ne peuvent pas être circonscrites dans un « ensemble » où il n'y aurait qu'à puiser pour en trouver une « quelconque »*.

L'universelle négative reste cependant toujours aussi mystérieuse : on vient de voir comment il convenait de l'écrire, mais comment faut-il lire ce curieux $\overline{\exists x} \cdot \overline{\Phi x}$? Que peut bien signifier $\overline{\exists x}$? Une seule et unique solution se présente : $\overline{\exists x}$ est à lire littéralement et pour lui-même – il n'y a personne, nul individu à cet endroit. Ni pour dire oui ni pour dire non. La case est vide (comme chez Peirce auquel Lacan se réfère dans *L'Identification*). Seule cette possibilité la maintient en contradiction avec chaque particulière, dans le cadre de la nécessaire consistance de la particulière maximale. Ainsi Lacan aboutit-il, en suivant une banale rigueur logicienne bien plus qu'en s'inspirant de ce qui pourrait se passer dans la jouissance féminine, à une écriture qui affirme que, de ce côté droit, nulle exception n'a droit de cité. Bien que « pas

¹² Ne pas oublier ici qu'un membre, une fois pointé, n'est jamais « quelconque ». Comme Frege l'avait déjà indiqué pour les nombres, « Certes, il y a bien lieu de parler d'indétermination, mais "indéterminé" n'est pas un qualificatif épithète de "nombre", c'est plutôt un adverbe modifiant "indiquer". On ne dira pas que n désigne un nombre indéterminé, mais qu'il indique de manière indéterminée des nombres. » « Qu'est-ce qu'une fonction ? », in *Écrits logiques et philosophiques*, Le Seuil, Paris, 1971, p. 163.

¹³ G. Le Gaufey, « Mourir pour que "tous" tiennent », *Les Lettres de la SPF*, n°9, SPF-Campagne Première, Paris, 2003, p. 135-146, ou www.legaufey.fr, n° 106.

tous » disent oui, il n'y en a aucun pour dire non et, répétons-le, le silence n'est pas une option dans la mesure où cette logique est binaire dans ses fondements, même si elle entend échapper pour finir à ce binarisme. Aussi étrange que cela paraisse, c'est ce qu'il y a à comprendre maintenant.

De façon à ne pas trop nous égarer dans des formulations trop multiples, je tenterai de ramasser notre petit parcours dans la formule suivante ; *pour autant qu'il y a un tout* (à gauche), *il est fondé sur l'existence de l'exception d'au-moins-un* (donc *possiblement de plusieurs*), *et pour autant qu'il n'y a pas d'exception* (à droite), *alors les plusieurs qui existent ne forment aucun tout*. D'un côté, une universelle appuyée sur ses exceptions, de l'autre un grouillement d'éléments qui ne s'inscrivent dans aucune universalité, et n'abritent donc aucune exception.

Voilà donc ce qu'il importait à Lacan de faire valoir en ce qui concerne l'universelle négative : non pas un « tous » qui « ne pas », mais un « nul » radical, un rien qui, aux yeux de Lacan, fait toute la substance du sujet – que ce dernier se qualifie par la suite comme homme ou comme femme. Pour donner sa place au *nihil negativum* kantien, repéré dès 1962, il fallait à Lacan pousser jusqu'à cette consistance de l'universelle, qui laisse sa place à un rien qui vient – non plus parfaire un tout (c'est le rôle de l'*ens rationis*, du concept du manque d'objet, du « rien » qui s'ajoute au « tout » pour en assurer la suture), mais un rien plus aigu, convoqué à l'endroit de l'universelle négative, qui vient pour ruiner la clôture effectuée à gauche. Désormais, dans cette façon de penser, il y a bien de l'universel (à gauche), mais un universel à qui l'on refuse son bouclage *in fine* (à droite).

L'intuition de Benjamin

Lacan ne fut pas le seul à attaquer à cet endroit. J'en veux pour preuve ce qu'on peut lire sous la plume de Walter Benjamin, parlant de la légitimité des moyens et de la justification des buts dans les rapports entre droit et violence, que j'invoque ici uniquement en raison de la lumière qu'il pourrait nous apporter sur cette curieuse universelle façon Lacan. Il en vient ainsi à écrire¹⁴ :

Ce qui décide de la légitimité des moyens et de la justification des buts, ce n'est jamais la raison, mais, au-dessus d'elle, une violence liée au destin, et au-dessus de cette violence, Dieu lui-même. Si cette vérité est rarement reconnue, c'est seulement parce que l'habitude s'est enracinée de penser ces buts justifiés comme ceux d'un droit possible, c'est-à-dire non seulement comme universellement valables (ce qu'implique analytiquement

¹⁴ W. Benjamin, « Pour une critique de la violence », *Mythe et violence*, *op. cit.*, p. 140-141.

le caractère propre de la justice), mais aussi comme universalisables ce qui, comme on pourrait le démontrer, contredit à ce caractère. Car des buts qui, pour une situation, sont justifiés et doivent être universellement reconnus, ne sont tels pour aucune autre situation, si analogue soit-elle sous d'autres rapports.

Ces buts « universellement valables », et cependant « non universalisables » expriment à mon sens le même type de contradiction que celui que Lacan cherche à mettre en place avec ses formules : oui à l'universel, bien sûr, mais non à son universalisation qui permettrait de verser tout et n'importe quoi au compte des essences, de tout ramener à l'ombre des concepts¹⁵.

Il serait ici possible d'illustrer cette donnée subtile par une donnée freudienne élémentaire : l'Œdipe est, pour chaque sujet qui s'y trouve confronté, une vérité universelle – ou alors il n'est rien. Mais cette universalité n'implique en rien que la totalité de l'humanité en réponde, et il ne servira à rien d'envoyer sur la planète une armée d'anthropologues pour aller vérifier quelles peuplades vivent sous le régime de l'Œdipe, et quelles autres non, pour en tirer des conséquences sur la validité de cette donnée subjective. Cela pourra peut-être intéresser l'ethnologue, mais n'apprendra rien qui vaille à l'analyste. L'Œdipe n'est pas vrai à 80 ou 90% : il est une vérité universelle qui repose sur ses exceptions. En cela, il se montre un exemple parfait d'une vérité universelle-pour-un-sujet qui n'est pas pour autant universalisable-à-tous-les-sujets. Il fait éminemment partie de ces énoncés repérés par Benjamin qui, « pour une situation, sont justifiés et doivent être universellement reconnus, [mais] ne sont tels pour aucune autre situation, si analogue soit-elle sous d'autres rapports ».

Qu'existe une proposition universelle, et que dans le même temps elle soit mise en péril, tant par l'exception que constitue sa particulière affirmative, que par la case vide de l'universelle négative, voilà ce que Lacan tente de faire entendre, au-delà de l'affaire de la différence des sexes pour autant qu'elle tournerait autour d'un « non-rapport ».

En ce sens, les formules de la sexuation servent à fonder un sens et une pratique de l'universelle qui me paraît pouvoir rendre compte, outre ce que Lacan aura voulu faire entendre quant à la chose sexuelle, de son attitude à l'égard de la psychopathologie, tant dans son enseignement que dans la pratique qu'il a su transmettre à certains de ses élèves. Ici se dévoile possiblement le second sens qu'il convient de conférer aux formules de la sexuation : si le sujet que la psychanalyse prétend accueillir est bien aussi vide que Lacan le dit, déserté de

¹⁵ « Y a-t-il un concept d'un pas venant dans la nuit ? De l'éboulement d'une pierre dans les broussailles ? De l'impression que fait une maison vide ? Mais non, rien n'a été gardé du réel que ce qui convient à notre repos. » Yves Bonnefoy, *Les tombeaux de Ravenne*.

toute « motivation », sans une ombre de réflexivité, représenté par un signifiant pour un autre et plaqué à l'objet (a), alors il devient nécessaire que le savoir qui prétend s'en occuper ne néglige pas ces caractéristiques dans sa propre organisation. Il ne suffira pas qu'il repère ces caractéristiques ; il lui faudra en témoigner, dans son propre déploiement. En cela, les formules de la sexualité viennent dans le fil d'un effort soutenu de Lacan d'inscrire – autant que faire se pouvait, et dans les termes mêmes qu'il avançait – le rien qui fait accueil à un tel sujet. Avec des conséquences d'importance sur tout maniement de la psychopathologie au sein d'un tel savoir.

La dislocation de la psychopathologie

Sous le nom de « psychopathologie », je tiens ici à englober ce qui va du diagnostic différentiel le plus subtil aux classements les plus grossiers qui circulent de nos jours dans les médias. J'y inclus sans ménagement l'imposante batterie conceptuelle bâtie par Lacan lui-même. Car tous ces savoirs ont besoin de mettre en œuvre, aussi localement qu'on voudra, un principe général de classement qui prend un appui discret, mais constant, sur la particulière minimale, celle pour laquelle les cas particuliers soumis à observation relèvent d'une essence, ou d'un mixte savant de différentes essences connues et reconnues comme telles, une à une. Pour cette activité de classement, rien n'existe qui ne puisse être rapporté à la catégorie à laquelle il appartient : « l'obsessionnel » y côtoie le « t.o.c. », ou « la crainte de l'effondrement » vient signer un « état limite », bref : un concept chasse l'autre, tandis que grouille par en dessous tout un peuple d'éléments dont on suppose l'existence à partir de leurs « représentants » théoriques.

La clinique, celle qu'on dit « analytique » aussi bien que n'importe quelle autre, repose sur de telles capacités de classement, bien sûr indispensables, tant à la communication scientifique que, de façon bien moindre, à la pratique quotidienne. Elle souffre cependant, sur ce chapitre, d'une première difficulté de principe puisque lui fait défaut pas moins que la notion de « pathologie ». En cela déjà, elle rencontre un sérieux malaise puisque son champ n'est pas délimité par une opposition conceptuelle claire et positivement fondée entre « normal » et « pathologique ». Mais la consistance de ce savoir n'est pas en brèche seulement sur ses frontières : elle fait défaut en tout point pour peu qu'elle se soucie de l'ectopie du sujet qu'elle envisage, ce sujet que les formules de la sexualité choient avec une attention toute particulière.

Si ce sujet répond bien au fonctionnement de l'universelle que l'on vient de détailler, alors il est ce qui disloque les appareils conceptuels qui viseraient à le repérer cliniquement. Il

s'ensuit, comme une réciproque de théorème, que le psychanalyste entre en scène dans l'exacte mesure où le clinicien, en lui, perd la consistance qu'il s'était, sans même s'en rendre bien compte, donnée. Les pans de savoir qui sont les siens, diversement actualisés au fil des jours et des séances, se désarticulent au moment de mettre la main sur leur prétendu objet, et cette dislocation, toujours renouvelée, trouve peut-être son principe dans ce que Lacan aura visé de multiples façons, dans ses divers « Ya pas ».